

Je ne puis pourtant pas me jeter à son cou... D'ailleurs, rien ne presse ; nous verrons... Peut-être se décidera-t-il à parler...

—Il ne parlera pas, dit-elle. Oublies-tu qu'il est pauvre et que tu es millionnaire ? Il se taira par délicatesse et par fierté. C'est à toi qu'il appartient de combler la distance qui vous sépare. Laisse moi faire, je saurai bien l'amener à un aveu.

Puis elle ajouta insidieusement :

—A moins que, malgré mes conseils, tu ne tiennes absolument à enrichir Raymond ?

—Jamais ! répondit-elle vivement.

L'amour vrai que Rosie portait à sa cousine l'avait décidé à mettre tout en œuvre pour empêcher que son frère, débauché et corrompu, put jamais obtenir la main de Mlle Monblant. Peut-être, aussi, était-ce une permission du ciel pour que la maison des la Clémaderie recollât ce qu'elle avait si bien mérité.

Toujours est-il que le lendemain de ce même jour, une occasion toute naturelle s'offrit à Rosie de préparer le terrain et de provoquer une explication décisive.

Edouard Marquis, ne pouvant supporter l'idée de voir Mathilde dans les bras du vicomte et d'être témoin du bonheur de son rival, avait demandé au ministre de la guerre la faveur de prendre part à une expédition alors projetée contre certaines tribus insoumises de l'Algérie. Il venait annoncer au général et à ces dames son départ probable et prochain.

Le comte et Mme de la Clémaderie étaient sortis ; ce fut Rosie qui le reçut. Mathilde avait quitté précipitamment le salon, pour ne point gêner, par sa présence, les confidences entre sa cousine et le jeune officier.

—Ainsi, vous voulez partir, M. Marquis ? dit avec surprise Mlle de la Clémaderie, dès que le capitaine lui eût fait connaître l'objet de sa visite. Savez-vous bien que ce n'est pas aimable à vous de brûler ainsi la politesse à vos amis.

—Que voulez-vous, mademoiselle ? balbutia-t-il avec embarras... Les exigences du service... les ordres de mes chefs...

—Allons donc ! Avouez que ce sont là des prétextes ; votre départ est volontaire et ressemble fort à une fuite... Tenez, soyez franc comme je vais l'être moi-même. Vous avez un secret, vous avez des chagrins que vous nous cachez...

—Je vous proteste...

—Ne protestez pas... Vous mentirez... Pourquoi donc étiez vous si triste avant hier ? Monsieur Marquis, vous avez une passion au cœur, une passion violente... Ah ! voilà que vous rougissez... Allons ! Ne niez pas... J'ai lu au fond de votre âme.

Et, s'apercevant que l'officier se méprenait sur la portée de ses paroles et se troublait davantage :

—Oh ! Rassurez-vous ! Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, reprit-elle en riant, et je ne vais pas vous faire une déclaration brûlante... M. Marquis, vous aimez Mathilde !... Osez donc dire que ce n'est pas vrai ?

Edouard resta silencieux ; sa physionomie révélait la plus grande agitation. Il semblait interroger les yeux de son interlocutrice...

—M'aimerait-elle ? se demandait-il avec anxiété. La douairière ne se serait-elle trompée qu'à moitié ?

Le langage que lui avait tenu la veille Mme de la Clémaderie et les inquiétudes manifestées par elle ne justifiaient que trop visiblement cette supposition.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

## LES DRAMES INCONNUS

### PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI XX.

—Mais alors le garde est innocent ! s'écria M. de Jozdres se laissant surprendre par un élan de pitié.

La comtesse se leva doucement et, froide, sans la plus minime émotion, elle répondit :

—Oui, l'accusé est innocent, mais comme la justice réclame une tête, vous lui livrerez celle de cet homme... que je vous paye un million.

Derrière son rideau, de Saint-Dutasse ne riait plus. Une sueur glacée lui avait mouillé le dos en écoutant cette femme qui sacrifiait sans remords le plus dévoué de ses serviteurs.

—Trop intéressante, beaucoup trop intéressante cette conversation, se disait-il tristement.

M. de Jozdres, tout corrompu qu'il était, avait frissonné devant le sinistre sang-froid et l'implacable résolution de cette créature si jeune.

Après un nouveau silence, Mme de Gabrinoff, qui avait réfléchi, releva la tête :

—M'est-il possible de voir Jacques dans sa prison ? demanda elle.

—Le dévouement que l'accusé porte à ses anciens maîtres est connu de tout le monde. Vous pouvez demander votre entrée dans son cachot en disant que vous voulez user de votre autorité sur le coupable pour en obtenir un aveu.

—Oui, en obtenir un aveu, répéta-t-elle avec un étrange sourire. Et quand le verrai-je ?

—Demain matin, quelques heures avant l'audience, je vous ferai conduire dans la cellule de ce malheureux.

—Bien, j'y compte.

A ce moment on frappa trois coups discrets à la porte que le magistrat ouvrit aussitôt.

C'était Bourguignon qui se présentait.

Le domestique avait d'abord franchement avancé la tête, mais, à la vue de la comtesse, il la retira en murmurant tout confus :

—Mes plus humbles excuses, je croyais monsieur toujours seul.

Et il fit mine de s'en aller.

—Entrez, Bourguignon, entrez, insista Mme de Gabrinoff qui, devant les gens de la maison, ne voulait pas laisser prendre à son entretien avec M. de Jozdres les apparences d'une trop mystérieuse conférence.

—Aux ordres de madame, dit le valet en exécutant son grand salut.

—Voyons, qu'y a-t-il ? Je suis certaine que l'appétit du chevalier s'impacientie et qu'on vous a envoyé aux nouvelles touchant ce dîner que mon subit malaise met en retard ?

Bourguignon fit de la main un petit geste de protestation et, avec son sérieux habituel, il s'empressa de répondre :

—L'estomac de mon maître est trop galant pour ne pas se tenir aux ordres de madame.

Puis se tournant vers le magistrat :

—D même, ajouta-t-il, que M. de Saint-Dutasse n'a plus faim dès qu'il s'agit d'obliger le monde.

—Alors de quoi s'agit-il ?

—Monsieur le chevalier, que j'ai laissé dans le feu de sa